
ESSAI
D'ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES
SUR LES
ORIGINES BERBÈRES

(Suite. — Voir les nos 175, 176, 178, 179, 180 et 181.)

Comme corollaire, on est en droit d'ajouter aussi à cette liste des peuples de Enn les deux autres grands ethniques berbères : les *Zenaga* et *Zenata*, encore bien que d'autres données linguistiques permettent de les rattacher à d'autres origines. *Zenaga* et ses variantes *Senhaga*, *Senaga*, *Senhadja*, représente ici la 22^e forme de *Zana*, avec le sens de « *agent du ciel*, ou *gens issus de Enn* » et *Zenata*, est la 5^e forme, avec le sens de « *ressemblance, similitude, avec les gens issus de Enn.* »

Il est à remarquer que la linguistique en indiquant, ainsi que nous le verrons plus loin, plusieurs origines pour les mots *Zenata* et *Zenaga*, est d'accord avec les traditions berbères qui invoquent aussi plusieurs origines pour ces races.

Faut-il, maintenant, ajouter encore à cette liste des peuples de Enn un groupe des premiers habitants d'Alger, les *Beni-Mezeghana*, descendant des Mesgana? Matmol dit que dans son temps une tradition indigène locale attribuait la fondation d'Alger « sur les ruines de » *Sassa*, près de l'Harrach.... aux *Mosgan*, peuple « plutôt basané que blanc et dont les principales habitations étaient en Libye, d'où il est devenu puissant en

» cette province d'Alger et y a régné longtemps avant la
» venue des Romains. »

Le vocable *Mosgan* qui donne la vraie prononciation gutturale berbère, défigurée par le ξ de l'orthographe arabe, c'est *Mas-gana*, *Mas-Agana*, *Mas-ag-Ana*, « les seigneurs de la descendance des Ann. » Le titre honorifique inchoatif de *Mas* a pu, avec le temps, disparaître ici (comme ailleurs il a disparu chez les Mas-Saoula devenus les Saoula), et il est resté non loin d'Alger, dans le Djurjura, refuge de tous les vaincus berbères, des clans de Gana, les Aït-Gana (clan auquel se rattachent, malgré leurs prétentions contraires, les Ben-Gana, de Biskra).

Sans doute, beaucoup de ces ethniques ou vocables que nous venons d'énumérer, ne datent peut-être pas des premiers peuplements africains, et ils ont pu être apportés par des migrations postérieures; mais ils semblent bien se rattacher aux dénominations qui se rencontrent chez ces peuples primitifs de race touranienne ou scythique qui conservèrent si longtemps le culte ou le souvenir du Dieu *Enn* ou *Anou*.

CHAPITRE VI

Peuplement Sud. — § 2

Peuplement Hamaxèque ou Amachek. — Tribus filles de leurs mères.
— Considérations générales sur l'élément féminin dans les mythologies antiques.

Quelles que soient les divergences d'opinions des auteurs, à propos des noms ou des mœurs des premiers peuples répandus entre le Danube et l'Altaï, tous sont généralement d'accord pour rattacher ces peuplades à deux groupes principaux plus ou moins homogènes et

plus ou moins enchevêtrés, mais ayant leurs noyaux respectifs, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident.

Ce rattachement à deux souches, ou cette division en deux soiff, quoique basés sur des raisons différentes selon les auteurs, restent cependant le seul point hors de doute et nettement dégagé.

L'étude du Berbère nous conduit à des conclusions rentrant absolument dans le même ordre d'idées : d'un côté, nous voyons des populations qui, suivant l'expression pittoresque des Touareg, sont « *les enfants de leurs mères* », et, de l'autre, nous trouvons des groupes qui sont « *les enfants de leurs pères* (1). »

Vers l'Ouest, ce sont les Nomades *hamaxœques*, *αμαξιτοι* (2) ou *Amachegh*, *Amassegh*, fils de leur mère, d'après le sens analytique de leur nom, soit qu'on prenne le radical *αμαξα* qui est pour *αμαγα*, soit qu'on prenne le mot avec sa terminaison en donnant au ξ grec la valeur de *S* dur, on a :

□ <i>em</i> = mater	□ = <i>em</i> = mater	= matris ;
✕ <i>ag</i> = fecit	ou □ = <i>es</i> = ejus	= suæ ;
□ <i>es</i> = eum	□ = ✕ = <i>eg</i> = fecit	= filii.

Vers l'Est, ce sont les Nomades *Gêtes*, *Tissagètes*, *Tiragètes*, *Massagètes*, *Goth*, *Iouth*, fils de leur père :

✕ = *ag* = filii ;
 + ≲ = *it* = patris, patrum.

Cette classification nouvelle n'est pas arbitraire ; elle est essentiellement dans le génie des anciennes races berbères ; elle est indiquée par plusieurs traditions générales ou particulières qui, en Algérie, donnent tantôt

(1) Duveyrier, p. 322, 326, 340, 347, 393, etc.

(2) Strabon, L. IX, chap. 2, et ailleurs.

un homme, tantôt une femme pour ancêtre d'une race ou d'une tribu berbère ; enfin, cette classification existe encore chez les Touareg, où nous avons les tribus *Ibna-Essid* ابني السيد « fils du père », et celles *Beni-Ommia* ابني أم « fils de la mère ». Chez ce peuple, en effet, l'enfant « suit le sang de sa mère » ou « le ventre teint l'enfant ». Dans plusieurs de ces tribus filles de leurs mères, les femmes nobles confèrent la noblesse à leurs enfants, alors même que leurs maris sont de race roturière.

Nous n'ignorons pas que le mot grec *αμάξιος*, hamaxœque, signifie *peuple charretier*, ou mieux *peuple à chariots*, c'est du moins l'explication classique ; mais, nous rappelant que Platon reconnaissait qu'il fallait recourir aux langues barbares pour découvrir les principales sources où ses compatriotes avaient puisé leur idiome, nous estimons que les Grecs ont tiré leur mot *αμάξα* (chariot) du nom même du peuple qui faisait usage de ce mode de locomotion (1), comme ils ont tiré leur mot de *νομάδος* (nomade) des peuplades errantes se disant *N'miden* (2), comme ils ont tiré le mot *βαρβάρος* (*barbare*) des groupes d'émigrés étrangers *berbérant* ou foisonnant (3).

Ce sens même de « peuple à chariot » donné au mot *hamaxœque*, peut, dans de certaines limites, confirmer l'identité de ceux-ci avec le peuple *Amachek* ou *Ama-jek*, car on sait que les Libyens, *gens du sud-ouest* de la Cyrénaïque, faisaient usage de chars de guerre, et on sait aussi que dans le Sahara central, chez les Touareg (*Amachek*), avant l'introduction relativement moderne

(1) N'avons-nous pas, en français : landau, berline, américaine, etc.

(2) Voir plus loin, chap. XII.

(3) Voir, au sujet du mot « *barbare* » et des Cariens barbarophones, Strabon, L. XIV, chap. 2, — 28 ; et aussi L. VII, chap. 8, — 1.

des dromadaires, tous les déplacements se faisaient en *chariots* traînés par des bœufs. Il est donc rationnel d'admettre que le mot *Amachek* a fort bien pu avoir, à une certaine époque, en berbère, le même sens qu'en grec. Aujourd'hui, si les Touareg ne se nomment plus *charretiers*, quelques-uns d'entre eux sont dits *bouviers*, ce qui est, en berbère : *Azgar* et *Chaouïa*.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici, à propos des Touareg (*Amachek*), ce que Strabon (1) nous dit des Hamaxèques, qu'il décrit ainsi : « Ces Hamaxèques vivent de la chair et du lait de leurs troupeaux. Peu sociables de leur nature, ils profitent de ce qu'ils sont les plus nombreux pour intercepter tous les chemins pouvant donner accès dans leur pays, ou pour empêcher qu'on ne remonte la partie navigable du fleuve. Aussi, que n'a-t-on pas supposé?... Par suite de leur isolement et de leur vie errante, auxquels les condamnent leur orgueil et leur sauvagerie, les *soixante-dix* peuples scythes venant sur le marché des Dioscures parlent soixante-dix dialectes différents. »

N'est-ce pas là encore aujourd'hui nos Berbères transsahariens ?

D'autre part, cette division des anciens Barbares nomades en fils de leurs pères et fils de leurs mères n'est pas nouvelle ; elle a été déjà constatée comme correspondant à des variétés de langage. « Dans la plupart des langues européennes, nous dit M. Max Muller (2), on peut faire une distinction de même nature entre l'idiome des pères et l'idiome des mères : Sanscrit et Pracrit, — Éolien et Ionien, — Gadhélique et Kimri, — haut allemand et bas allemand, etc. »

Le jour où nous connaissons bien tous les dialectes berbères, nous arriverons aussi certainement à les classer

(1) Strabon, L. IX, chap. 2 ; L. XI, chap. 1, — 16.

(2) Max Muller, *loc. cit.*, t. 1, p. 45, 46, 47.

en deux groupes ; mais, dès maintenant, si nous nous reportons (1) aux divers sens intrinsèques des mots berbères signifiant *enfant*, nous y voyons très nettement deux groupes : l'un né de l'idée féminine, de l'idée d'enfantement et de maternité ; l'autre, au contraire, né de l'idée masculine. Dans une série, l'enfant est *chose de la mère* ; dans l'autre, il est *chose du père*.

Quoi qu'il en soit, les races tourano-kimriques dont nous nous occupons ici, par leurs mœurs et par les indications linguistiques recueillies, se classent naturellement dans les tribus filles de leurs mères. En effet, chez les Touraniens, le rôle de la femme était prédominant : « Le seul fragment que nous possédions de leur » ancien droit traite des liens et des devoirs de la famille, il nous prouve que la femme jouissait de droits » et d'honneurs assez grands ; même en puissance de » mari elle pouvait avoir une propriété personnelle.... » le fils qui reniait sa mère était *exclu de la terre et de l'eau* ; le fils qui disait à son père : tu n'es pas mon » père, était condamné à rétracter sa parole et à payer » l'amende (2). »

Il y a, même dans les langues dites sémitiques, des faits curieux à rattacher à cet ordre d'idées ; ainsi le mot bien connu أم *Am, Oum*, mère, est donné comme dérivé de la racine أم dont un des principaux sens est : « Marcher en tête, ouvrir la marche et donner l'exemple » que les autres auront à suivre, » d'où إمام *Imam*, pontife, ou, plus exactement, « celui qui, dans la prière, est en tête ou en avant et sur qui se règlent tous les autres pour les mouvements et les paroles. »

Chez les tourano-kimriques d'Europe, qui sont les mieux connus, nous retrouvons à chaque pas la femme au premier rang dans les traditions ethnologiques, dans les

(1) *Revue africaine*, 1883, p. 408.

(2) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 141.

mythes religieux, dans les récits de batailles et dans les us et coutumes qui se sont transmis à travers les siècles.

Parmi ces nombreuses tribus scythes qu'énumère Hérodote, il en est une dont le nom a été l'objet des commentaires les plus étranges : c'est celui des *Androgynes*. Ne serait-ce pas tout simplement la traduction d'une expression locale signifiant : soit *guerrier-femme*, ce qui serait le synonyme de l'idée que nous attachons au mot amazone : soit *hommes-de-femmes*, c'est-à-dire fils de femmes, fils de leurs mères.

Une légende locale, recueillie par les Grecs du Pont-Euxin, nous donne une femme, *Eridna*, reine et maîtresse du pays, comme s'imposant à Hercule, dont elle a trois fils qui deviennent les ancêtres de trois groupes scythes ; mais une autre tradition, d'un caractère plus général, donnait tous ces Scythes hamaxèques comme les descendants des Amazones. Or, ces Amazones, dont la mythologie grecque s'est emparée pour en faire les héroïnes d'une série de fables plus ou moins transparentes, portent un nom qui a une signification susceptible de nous éclairer.

Il existait, en effet, chez les Scythes, un peuple dénommé *Alazône*, ce qui est rigoureusement la dénomination berbère moderne *Ahl-Azoun*, le clan d'Azoun (1) : ceci écrit serait : | # || *Alazon*, nom de la 13^e forme.

Le mot Amazone, écrit en berbère, est identique comme sens : | #] *amazon*, est de la 3^e forme, et signifie : le peuple d'Azoun (l'amas, la foule des Azoun).

Ces Alazônes ou Amazônes étaient, du reste, des peuples de Enn, car leur nom se décompose hiératiquement ainsi :

(1) Le clan des Azoun, le Ahl-Azouna est, en Algérie, un petit douar des Mahada, sous-fraction des Msirda du bas, dans le pays de Nemours.

|| = *el* = *Deus*;

◻ = *as* = *ejus*;

| = *on* = *Enn*;

ou :

|| = *al* = peuple;

◻ = *S* = de;

| = *oun* = *Enn*;

et :

] = *am* = *Matrix*;

◻ = *es* = *ejus*;

| = *oun* = *Enn*.

Comme, d'autre part, dans ces tribus des Azoun, les femmes avaient le rôle prépondérant, la légende en fit bien vite un peuple de femmes héroïques. *Amazon* peut, du reste, se lire aussi :

] = *Am* = mères, femmes;

|# = *Azoun* = des Azoun.

Nous avons vu plus haut (Chap. IV) que ce mot *Azoun*, expliqué par les *Slaves* comme signifiant « les forts, les vaillants, se trouvait avoir le même sens en berbère, |# *Azoun* étant équivalent à |◻ *Assoun*, forme dérivée (factitive) de | *Enn*, frapper, tuer, anéantir.

En grec, *αλαζων* signifie fanfaron, vantard. Or, le fanfaron, d'après Littré, est « celui qui célèbre ou exagère sa bravoure. » Ce nom, n'étant pas employé en mauvaise part, convient bien à un peuple primitif.

Ceci posé, il est facile, d'après les traditions mythologiques et les données géographiques, de suivre le mouvement de conquête et d'extension de cette race des Alazônes ou Amazones ; mais, pour exposer cet exode

d'une façon plus synthétique, il est nécessaire de dire d'abord quelques mots des mythes religieux qui dominaient chez les gens de cette race, et d'énumérer les différents groupes formant ses principales subdivisions.

Et d'abord, tout concorde pour nous montrer que chez ces races nomades kimro-touraniennes, la divinité principale était, le plus souvent, non pas un dieu, mais une *déesse*, une *vierge* ou une *mère*, dont le nom variait suivant les tribus.

Chez les Amazones ou Ahl-Azoun, cette déesse était sans doute celle qui, bien des siècles plus tard, n'avait pas cessé d'être adorée par les Irlandais païens, *Ana*, la mère des dieux ; c'était encore *Ma* ou *Enyo*, la Bellone des Latins, la mère-déesse de la guerre, qui eut longtemps son temple à *Comana*, en Asie mineure, et dont l'attribut caractéristique était la lance. Une déesse convenait bien mieux qu'un dieu à cette race qui porta si haut le culte de la femme, et chez laquelle naquit certainement l'idée d'*Athènè* (la Minerve grecque). Ce nom d'*Athènè*, en tourano-berbère, n'est que le féminin (6^e forme) de *Enn*, *Ana* ou *Ènè* ; il se retrouve dans toutes les dénominations géographiques des pays dont les Amazones firent la conquête, en Europe, en Asie, en Afrique. Ce furent les races des Ahl-Azoun qui établirent cette déesse dans la capitale de l'Attique, soit lorsqu'elles s'emparèrent du lieu qui fut *Athènè*, soit lorsque les Argonautes l'importèrent des rives du lac Triton, où étaient installées les tribus des Amazones conquérantes de la Libye. Nous reviendrons en détail sur ces noms.

A cette *Ennyo*, *Ana* ou *Ènè* on peut, outre *Athènè*, rattacher encore bien d'autres déesses remontant à une très haute antiquité : *Uranie*, ☐ *Our-an*, la Vénus céleste, représentée souvent, comme la Vénus armée ou la Vénus victorieuse (*απειρα*), avec une lance et un casque. *Uranie*, en grec, signifie « céleste » ; en berbère, le sens est *fil* ou *fil*le de *An* ; en tourano-chaldéen, *An* signifie *dieu* et aussi *ciel*. *Ouran* est donc ou *fil*le du *ciel*, ou

l'adjectif de la 14^e forme de *An*, ciel, c'est-à-dire céleste. C'est là évidemment le prototype de l'*Anat* chaldéenne, *Anaïlis* ou *Mellyta* des Grecs.

Dans d'autres tribus fort nombreuses, la déesse invoquée était une vierge, une Vesta, nous dit Hérodote, qui nous apprend que son nom scythe était *Tabiti*, vocable de forme berbère (12^e forme) dont le sens est : *celle qui fuit les hommes*.

$\dagger = ta = ea quæ, =$ celle qui ;
 $\boxplus = ab = abiit, =$ fuit ;
 $\dagger = iti (at), = hominibus, =$ les hommes.

Ailleurs, on la nomme simplement la Vierge.

Mais c'était, sans doute, une vierge prolifique, à la façon des Amazones, qui surent si bien perpétuer leur race pendant des siècles ; car, presque partout, cette vierge Vesta est appelée *la mère des dieux*. Ici, c'était *Da* ou *Dè*, la Cérès des Pélasges, la déesse primordiale nourricière des hommes ; *Dè*, prototype et racine de la *Dia* ionienne, de la *Deva* sanscrite, du *Deus* latin, et enfin de la *Déméter* des Grecs. Là, chez les Barbares ou Berbères ancêtres des Romains, Vesta se nommait *Oma*, « la bonne déesse ». *Oma* est, en berbère, $\boxplus = em$ ou *oum* م , la mère, dans certains dialectes et en arabe. Le sacrifice à la bonne mère *Oma* se nommait, chez les Romains, *Damium*, radical *Dam*.

$\Lambda = Da = socius, \left. \vphantom{\Lambda} \right\}$ ou adjectif de la 16^e forme.
 $\boxplus = am = matrix, \left. \vphantom{\boxplus} \right\}$

Ce qui concerne la mère, *Oma*.

En Algérie, une foule de ruines portent le nom d'enclir *Damous*, plusieurs même sur des lieux où les Romains n'ont jamais pénétré ; ce n'est donc pas le mot *Domus* altéré, c'est un mot plus ancien.

Sur d'autres points, la « mère des dieux » était appelée *Rhèa*, la *Rhea Idéenne*, c'est-à-dire *Rhea*, *compagne de Enn*.

□ = *Rhea* = our = luna ;

∧ = *id* = socia ;

l = *Enn* = Enni.

Cette *Rhea*, chez d'autres tribus, devenait la *Hera* pélasgique ou *Junon* (*Ioun*), l'épouse du dieu souverain, la déesse de la fécondité, qui engendrait par sa seule volonté et était la protectrice spéciale, le représentant divin de la femme et de ses droits.

Hera = □ = *ar*, *our* = engendrer.

Nous avons dit que chez les ancêtres des premiers chaldéo-touraniens, c'était *Anat*, c'est-à-dire un *Enn* féminin qui devint : chez les Grecs, *Anaïtis*, et chez les Latins, *Juno*, ou *Diane*, ou même *Vénus*.

Anaïtis, privé de sa terminaison grammaticale, c'est *Anaït*, c'est-à-dire le vocable même qui, chez les Kabyles, indique le *clan*, la descendance, *Aït* ou *Naït*.

Junon, c'est-à-dire *Ioun*, transformé en *Diane*, donne :

∧ = *Di* = socia ;

l = *an* = Enni.

Vénus peut s'écrire et se prononcer *Ouennous* (*Oua*, celui, celle ; *Ennous*, de *Enn*) ; ou encore en prenant le radical fourni par le génitif *Veneris* : « *Ouener* (*is*), » ce qui devient, en herbère :

∴ = <i>Oua</i> = celui, celle ;	}	celle de Enn engendrant.
l = <i>Enn</i> = Enn ;		
□ = <i>er</i> = engendre ;		

Ceci explique peut-être pourquoi, dans les premiers temps, *Diane* et *Vénus* sont souvent confondues chez les Latins : l'une et l'autre étant la compagne de *Enn*, ou celle par qui *Enn* engendre.

Il nous paraît inutile de poursuivre plus loin cette énumération qui, en l'état, suffit à montrer que, dans

une très haute antiquité, chez tous les peuples hamaxéques ou barbares riverains du Pont-Euxin, en Europe et en Asie, il existait, dans la plupart des tribus, une divinité féminine, déesse guerrière, à la fois vierge farouche, mère des dieux et symbole de la création ; divinité très ancienne et qui paraît, presque partout, avoir existé antérieurement aux dieux masculins, comme, dans l'ordre naturel, la mère existe avant les enfants.

Il était, en effet, dans la logique des choses, que le culte des déités femelles précédât celui des dieux, et que, dans l'humanité encore en enfance, le rôle de la femme apparût autrement important que celui de l'homme.

La science moderne est aujourd'hui du même avis ; contrairement à l'opinion du moyen âge et de l'antiquité classique ou orientale, elle a établi d'une façon expérimentale et décisive que l'enfant était la création de la mère bien plus que celle du père. Pour retrouver cette vérité à l'état de principe reconnu et incontesté, il faut, non pas seulement se reporter aux textes touraniens déjà cités, mais il faut remonter plus haut, vers les premiers âges de l'humanité, et interroger les racines mêmes des mots *père* et *mère*. En sanscrit, la *mère* est la créatrice ; racine, MA, créer ; et le mot *matar* est, en effet, employé dans les Veda avec le sens de *créateur, auteur*. Le *père*, lui, n'est que le protecteur, le chef, le défenseur. D'après la Bible même et d'après les Sémites, *Hewa* (Ève) est la *vie*, celle qui fait vivre ; *Adam*, l'homme, est l'*ossature, l'œuf, le vénérable, l'important*, etc.

Le herbère reproduit, au fond, les mêmes idées. *Adam* n'est pour lui que le *compagnon de la mère* :

\wedge = *ad* = socius ;
 \sqsupset = *em* = matris.

Ève, au contraire, est celle qui *apporte*, qui fait naître, de la racine : AOU, *apporter*. Et alors que le mot \sqsupset EM, *mère*, a, comme en sanscrit, le sens de *auteur de*,

matière primordiale, essence de, le mot *père* n'a que des sens rappelant diverses fonctions ou des qualités subsidiaires. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter au tableau que nous avons donné (1883, p. 408) du mot homme : c'est la créature, le mâle, le compagnon, le pasteur, le marcheur, le parleur, le constructeur, etc.

Les racines berbères nous montrent donc, en résumé, le rôle du père bien secondaire, comme il le fut, en effet, pendant très longtemps, chez les Touraniens.

Ceci semble prouver que cette langue berbère existait déjà à une époque antérieure à la constitution patriarcale de la famille, à une époque où dominait encore le régime matriarcal ; alors, l'enfant était la chose de la mère qui le mettait au jour, le nourrissait de son lait, l'élevait, le protégeait jusqu'au moment où, adulte, il prenait place parmi les compagnons : Λ *id.* En berbère mozabite, le mot enfant se dit \mathbb{I} *mem*, ce qui s'analyse : *chose de la mère* (15^e forme de \mathbb{I}) ; dans l'Aurès, on a le mot \square *immis*, qui s'analyse : *ayant pour mère* (24^e forme du même mot). Enfin, il y a toute la série des dérivés de \square *our* correspondant à notre mot *enfant* et rappelant l'idée d'enfantement.

A cette époque sauvage de l'humanité, c'était, en effet, comme chez les animaux, l'instinct, le travail et l'amour de la mère qui assuraient la vie, la protection et l'éducation à l'enfant sans père attitré et reconnu. Aussi était-il naturel que, par affection et reconnaissance, ces enfants, même devenus hommes, se groupassent autour de la MÈRE, qui, continuant son rôle tutélaire, resta de fait le chef ou l'arbitre incontesté de ce groupe issu d'elle-même. Telle fut la formation logique et forcée des premières sociétés familiales : elles furent *matriarcales* avant d'être *patriarcales*, et de là naquirent plus tard les mythes et les légendes féminines comme celles des Amazones.

Aussi, le jour où, cessant de trembler devant le tonnerre effrayant et d'adorer uniquement les manifesta-

tions matérielles solaires, lunaires ou sidérales, l'homme primitif commença à concevoir l'idée abstraite d'une divinité bienfaisante, il ne put rien imaginer de plus admirable et de plus digne de sa vénération que la femme qui l'avait créé; et la conception nette d'une cause première bienfaisante, ou d'un dieu, se présenta spontanément chez lui sous une forme féminine. Le fait même de la naissance et de la création de l'enfant, dont la raison échappait encore à ces âmes naïves, leur parut surnaturel et les amena à adresser à une déesse féminine leurs premiers hommages et leur premier culte. Comme, d'un autre côté, le soleil, par son éclat, sa force et sa lumière aveuglante rappelant celle de la foudre, avait un caractère de violence et de virilité qui n'était pas en rapport avec l'idée d'une déesse, ils choisirent, pour représentation céleste de la divinité créatrice, la lune à la lumière douce et calme, dont les phases bien apparentes règlent le cours de la vie. Ce fut donc là la première image céleste de la divinité, et l'astre féminin par excellence. Son nom fut même, dans plusieurs tribus, formé du radical □ *our* (*Hera, Rhea, Ra*, etc.), auquel s'attachait l'idée de *création*, l'idée d'enfantement. Là où la lune ne porta pas un nom aussi expressif et fut seulement la femme ou la manifestation de Enn, elle resta néanmoins la *mère des dieux*; car toutes les anciennes théogénies ont leurs dieux usuels issus d'une femme. La trinité indienne est sortie de *Bhavani*, épouse de *Para-Brama* et mère de *Brahma*, le créateur; de *Vichnou*, le conservateur; de *Civa*, le destructeur.

La mythologie scandinave n'apparaît un peu distincte, au milieu de ses brumes obscures, qu'avec la vache *Adumbla*, fille du chaos *Gienungap (An)*, mère de *Bure*, grand'mère de *Bore*, et aïeule de *Odin*, le créateur de l'univers.

La Grèce, au premier rang après le Destin et le Chaos, plaçait *Ghè* ou *Tilhée*, c'est-à-dire la Terre, qui donne naissance aux dieux de l'Olympe, et Jupiter lui-même,

le maître des dieux, avait eu pour nourrices les « déesses mères ».

Chez les Latins, les mystères nationaux par excellence étaient, d'après Cicéron, ceux de la bonne déesse, *Vesta*, la vierge, ou *Oma*, la mère, \square *em.*

Les Gaulois conservèrent très longtemps le culte des « déesses mères », protectrices des troupeaux ; ils leur érigeaient des chapelles (*cancelli*) où ils portaient leurs offrandes avec de petites bougies, et ces *cancelli* étaient le plus souvent des troncs d'arbres creux. Cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours en Algérie : seulement, l'arbre est maintenant plus ou moins nettement consacré à quelque marabout musulman, et les femmes et les bergers continuent à y déposer des bougies et des *ex-voto*, pour appeler la protection céleste sur les troupeaux (1).

Plus tard, lorsqu'aux prêtresses succédèrent des collègues de prêtres mâles, et que des hommes de génie formés par leurs mères eurent jeté les premiers principes du code religieux en Chaldée et dans l'Inde des Védas, l'élément masculin s'empara de la prééminence, et les classes sacerdotales s'efforcèrent partout de modifier les instincts naturels des hommes primitifs. Sous cette influence hiératique, les divinités féminines, toutes-puissantes jadis, ne furent plus que « les reflets, les compagnes, les émanations des dieux mâles. »

Mais de cette antique suprématie de la femme, il est resté de nombreuses traces dans les traditions, les légendes ou les usages des peuples qui ont conservé plus que les autres les anciens souvenirs. La fable des Amazones n'a pas d'autre origine, et en Algérie, on retrouve

(1) A 12 kilom. d'Alger, on peut voir un de ces *cancelli* dans un olivier creux isolé, non loin de la kouba du cimetière de Si Bou-Beker, près le Gué-de-Constantine. Ces *cancelli* sont excessivement nombreux et se trouvent partout ; nous citons celui-ci parce qu'il est facilement repéré.

à chaque pas comme de lointains échos de ces premières sociétés matriarcales.

Chez les Touareg, comme dans quelques familles européennes, « *Pars sequitur ventrum* », ou plus énergiquement encore : « *ventre ennoblit* » ; et, en fait, celles des tribus touareg dites *filles de leurs mères* sont celles en possession du plus grand renom de noblesse ancienne.

En Algérie, bon nombre de tribus berbères font remonter leur origine à une femme dont souvent elles portent le nom :

Ouled-Meriem (Aumale) ;

Beni-Aïcha (Ménerville) ;

Ouled-Fatma (Ngaous) ;

Beni-Chebana (Sétif) ;

Ouled-Halyma (Sebdou) ;

Ouled-Bartha (moitié des Beni-Tigrin) de Ammi-Moussa ;

Le ksar de Zenina, fondé par une reine de ce nom.

Dans d'autres tribus, où le nom n'est pas resté comme ethnique, il s'est conservé comme objet de légendes et de traditions affirmant une suprématie ou souveraineté féminine. Dans l'Est, au Djebel Aorès, ce sont les souvenirs de la Kaheïna, de la Habtsa des Beni-Mloul, de la Djamaa des Amamra, etc. Dans l'Ouest et dans tout le sud de Géryville, ce sont les légendes si populaires d'Embarka bent El-Rhas, personnification d'une antique et bienfaisante reine étendant sa sollicitude sur tout le pays, le peuplant et le civilisant.

Encore aujourd'hui, un grand nombre de noms ou prénoms d'hommes sont formés de l'inchoatif *Ben*, fils de, et d'un nom de femme : Ben-Alia, — Ben-Arbia, — Ben-Yamina, — Ben-Zohra, — Ben-Fiala, etc., etc.

Pour en revenir à nos origines berbères, dont cette digression un peu longue mais nécessaire nous a sensiblement écartés, nous pensons être dans la logique des choses en plaçant après les migrations des hordes sauvages des *Anou* ou peuples de *Enn*, celles faites par les

tribus *filles de leurs mères*, c'est-à-dire par les races des *Amazones* ou *Hal-Azoun* et aussi par ces peuplades primitives, excessivement anciennes, comprises sous les dénominations de peuples du *Meraou*, *Kimmeriens*, *Summeriens*, tous noms dérivés de □ = *er*, origo, et mieux de □ □ *mer*, *mir*, espace, durée, temps, dont l'analyse est :

□ *m* = mater, — matrix, — materię ;

□ *er* = gignit, — generationis, — origo.

Meraou est la 3^e forme de □ *ar* ; Summerien et Kimmerien sont les 1^{re} et 15^e de □ □ *mir* ou *meraou*.

En employant ces divers ethniques, pour la commodité et la clarté de notre exposé, nous devons rappeler qu'il est bien entendu que ces dénominations de peuplades n'ont rien d'absolu ; et que, par exemple, sous les noms d'*Amazones*, *Hamaxèques*, etc., nous grouperons toutes les nations ou tribus qui, ayant à peu près les mêmes usages et les mêmes mœurs, se sont réunies à un certain moment pour un but commun. C'est ainsi, d'ailleurs, que, de tout temps, l'histoire, la légende ou la fable ont attribué à un homme ou à un peuple les faits et gestes d'une agglomération de gens ou de tribus qui, à défaut de ce que nous appellerions aujourd'hui « *une nationalité* », formaient ces groupements des premiers âges auxquels s'appliquerait très bien le mot de confédération.

La classification énoncée au début de ce chapitre ne saurait non plus être érigée en un système rigoureux et exclusif ; en principe, elle est vraie et elle permet d'expliquer bien des choses, ne fût-ce que certaines origines berbères ; mais, en matière d'ethnologie, il ne faut pas oublier qu'on n'a pour base que des déductions tirées de quelques rares données linguistiques, et quelques faits isolés relevés dans des traditions souvent très incomplètes. Ce n'est donc pas de l'histoire que l'on écrit, ce ne sont que des probabilités qu'on expose, et trop de précision éloignerait forcément de la vérité possible.

CHAPITRE VII

Peuplement Sud. — § 3

Tribus amachek filles de leurs mères (*suite*). — Les Amazones ou Hal-Azoun.

Venu du Nord-Est avec ces antiques tribus nomades nommées Scythes par Hérodote, et Hamaxèques par Strabon, le *Hal-Azon* (1) (*Alazône*), dont la fable a fait les *Amazones*, s'étendit au nord et au sud du Caucase et peupla les deux rives du Pont-Euxin. Un de ses rameaux, qui paraît avoir longtemps occupé les plaines de la Sirakène, couvrit l'Europe orientale, la Thrace et la Grèce, et vint même vers le littoral méditerranéen de la Gaule, où on retrouve encore son nom aujourd'hui dans *Alzoun*, chef-lieu de canton du département de l'Aude, et *Azoun*, localité et rivière du département du Gard, soit que ces dénominations aient été imposées directement par les *Azoun* primitifs, soit qu'elles aient été introduites par des colons berbères transportés sur cette côte par les Carthaginois.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, des migrations européennes de ces Azoun, il est certain que d'autres groupes de cette race se concentrèrent, durant plusieurs siècles, dans l'Asie mineure, qu'ils conquièrent et peuplèrent en refoulant ou resserrant dans les montagnes d'autres peuplades encore plus anciennes. La tradition, aussi bien que la fable, assignent comme domaines aux Amazones toute la Cappadoce, le littoral méditerranéen et une partie de l'Arménie. Smyrne (2), Éphèse, Kymée, Myrine, etc., passent pour avoir été fondées par elles au temps de leur puissance, alors que, au siège de Troie,

(1) Voir Strabon, Liv. XI, ch. 2; 4. — Liv. XI, ch. 5; 1, 2, 3. — Liv. XII, ch. 3; 20, 21, 24.

(2) Smyrne est la 1^{re} forme dérivée de Myrine.

« elles guidaient aux combats les phalanges syriennes, » dont la lance répand au loin la terreur (1). » Il existe dans cette région bien des noms qui rappellent encore d'une façon plus précise l'action et le passage du Hal-Azoun.

- C'est d'abord à partir du Caucase que ces peuples franchirent, par les défilés de l'*Alazonius* (*Hal-Azoun*) et du *Phase* (Fez), le canton de la *Moschike* ou des monts *Moschiki* (*Amoschik*, *Amacheik*). Ce canton avait pour villes principales : chez les Ibères ou Iabaren, *Harmaxika* (*Ar-Mazik*, *Our-Amazek*).

Plus au Sud, dans le pays des *Arimes* d'Homère :

\square = *ar* = (our), fils ;
 \sqsupset = *im* = des mères ; } *Arima*, *ar-am*, *aramenie*.

Près des rives de l'Euphrate oriental, était *Arad-Zani*, *Arsanias* des Grecs, et le pays d'*Arsen*, qui s'étendait jusque sur les rives du *Zab*, où nous trouvons les *Azones* assyriens voisins de Ninive. Ces *Azones* du *Zab* furent peut-être ceux qui ont donné naissance à la légende de la reine *Semiramis*, qui figure dans le panthéon assyrien sous le nom sanscrit *Semirama*, et qui représente une très ancienne époque historique de conquêtes et de puissance, ce que confirme, en berbère, le nom même de la reine légendaire.

⊙ = *Se* = vers ;

□ □ = *mir* = le temps, l'époque ;

□ = *am* = de la mère, du principe.

En Cappadoce, sur les rives de l'Halys, les peuples hamaxèques du Hal-Azoun occupaient, dans la plaine de Themiskyre, les rives du lac *Tatta*, de *Gar-Saoura*, qui sont des noms du Sahara berbère ; puis, plus à l'Est, chez les *Lèques*,

(1) Pindare, cité par Strabon, Liv. XII, ch. 3; 9.

|| = *L* = al, hal, loua, — peuple, clan ;
 •• = *ek* = nomade,

le canton d'*Isaourid* ; chez les Phrygiens, *Aazani* ; et enfin, dans la Troade même, dont la capitale *Ilion* est placée sous le patronage de leur déesse *Athènè*, les emplacements d'*Hamaxikus*, de *Gargara* (*Guergour*), etc.

En Asie mineure, nous sommes dans les pays que les traditions bibliques assignent au fils de Japhet, *Mosok*, dont le nom, qui s'écrit *Mosoch*, *Mosok*, *Mescec*, *Meschek*, se confond avec celui de l'ancêtre éponyme du peuple *Amachek*.

Nous pourrions aussi rappeler ici qu'El-Bekri (1) donne pour père de la race berbère, *Kaïs*, qui est *Cousch* pour les Musulmans et « un roi-soleil » pour les assyriologues modernes qui se sont occupés des textes tourano-chaldéens. Ce roi Caïs a deux femmes : *Mozna* et *Tamzight* ; de la première sont issues toutes les races berbères qui ailleurs ont *Madrès* pour ancêtre, c'est-à-dire font partie du peuplement Sud ; de la seconde, *Tamzight*, sont issues les races de *Ben*, c'est-à-dire celles du peuplement Nord. Or, *Tamzight* est le féminin ou la 12^e forme de *Amazigh* (*Amachek*), que nous avons déjà rattaché à *Mozna*, *Amozna*, identique, comme radical, à *Amazonne* (*AMZN*), à *Mazouna*, à *Zenaga*, *Zenata*, etc.

D'un autre côté, Jornandès nous donne la *Dacée* comme bornée au couchant par une peuplade de *Tamazites*, et Hérodote nous apprend que les *Maxyes* de Libye se disaient originaires de la Troade et d'Ilion.

Nous pourrions facilement multiplier les rapprochements de l'espèce en les puisant aux sources les plus variées. Sans sortir de cette péninsule de l'Asie mineure, rien ne serait plus simple que de relever de nombreux noms de localités que la géographie de l'Afrique septentrionale, tant ancienne que moderne, nous montre répétés sur les côtes barbaresques ou dans le Sahara :

(1) El-Bekri, p. 180.

nous en citerons quelques-uns plus loin ; pour l'instant, nous allons continuer à suivre et à mettre en relief le mouvement extensif des *Hal-Azoun*.

Maîtres de l'Asie mineure, ces peuples, se prolongeant vers le Sud, par les plaines entre la Syrie et l'Euphrate, se concentrèrent sur les rives du *Farfar* et du *Barada*, dans le pays qui prit d'eux le nom de *Damasek* (*D'ama-sek*, 16^e forme), *Dammesek*, *Damaseck*, *Damas*, selon les dialectes et les auteurs.

Plus au Sud, ils laissèrent sur le torrent d'Assor les noms de leurs métropoles européennes, comme *Gherra*, primitif de la *Guerrara* du Mzab et du *Gourara* du Sahara central ; puis, la ville de *Segor* :

$$\left. \begin{array}{l} \square \blacksquare = Se \\ \square \times = gor \end{array} \right\} 1^{\text{re}} \text{ forme de } Gor, \text{ montagne ;}$$

ou bien encore :

$$\begin{array}{l} \times \square = Sek, \text{ demeure ;} \\ \square = or, \text{ des hommes.} \end{array}$$

De ces points, les tribus du Hal-Azoun allèrent occuper la péninsule Arabique, où les plus anciens souvenirs légendaires ou historiques nous montrent des dynasties féminines gouvernant le pays. Dans la Bible, c'est la reine de Saba qui va trouver Salomon ; dans les monuments d'Égypte, c'est une autre reine qui va visiter Tomiris III ; et, aujourd'hui encore, malgré l'Islamisme, les femmes du littoral sud de l'Arabie et de certains districts montagneux sont restées les égales des hommes, sortent sans voile et héritent dans les mêmes proportions que leurs frères.

D'Aden, le Hal-Azoun passa en Afrique par la route ordinaire ; il paraît s'être quelque temps fixé sur les bords de l'Océan, dans le pays des Somanlis actuels, qui porta d'abord le nom de *Azania* sur une étendue de plus de 50 lieues, et où nous relevons les appellations antiques de *Zingis* et de *Rapta*, que nous retrouverons plus tard dans la Berbérie septentrionale.

Au nord de la côte de *Berberika*, dans l'Éthiopie, que la tradition dit avoir été une conquête des Amazones (ou Hal-Azoun), les habitants ont conservé la dénomination de « fils d'Azoun ». *Ag-Azian* est, en effet, le nom que se donnent encore aujourd'hui les Abyssins. Ils ajoutent que ce mot veut dire « libre », sans doute parce qu'il fut jadis l'ethnique de la race conquérante (comme *Amachek* a pris aussi ce sens de libre chez les Touareg). Mais en dehors du pays même, cette acception n'a pas été ratifiée, et de même qu'en Europe le mot éthiopien est resté longtemps synonyme de magicien, le vocable *Agezan*, *Agezanna* est resté chez les Berbères du Djurdjura le terme usuel pour désigner « la magie et la magicienne » ; c'est de ce radical qu'est formé le dérivé « *taouaghzeniout* » (combinaison des formes 12, 18, 9), *goule*, *ogresse*.

En se prolongeant dans l'intérieur de l'Afrique, le Hal-Azoun arriva avec le temps jusqu'aux environs du lac *Tsad* « le lieu de concentration. »

L'endroit plus spécialement occupé par les Azoun fut le pays des *Messena*, *Mezena*.

□	=	<i>M</i>	=	préfixe de la 3 ^e forme, nom de lieu de
#	=	<i>ezen</i>	}	= <i>Azou</i> , <i>Azoun</i> , etc.; <i>Assin</i> , etc.
⊙	=	<i>essen</i>		

Ce fut de là, sans doute, qu'il rayonna jusqu'à l'Atlantique, où peut-être la garde des femmes nègres du roi de Dahomey n'est qu'un lointain écho des anciennes traditions sur les mères ou femmes Azoun, dont la renommée et les conquêtes allèrent jusqu'au pays d'*Assin*.

Mais ce fut surtout vers le Nord et le Nord-Ouest que le Hal-Azoun s'étendit, imposant à toutes les races berbères ses noms et ses mœurs particulières, où le rôle de la femme a une importance telle, que douze siècles d'Islamisme n'ont pu détruire des privilèges de l'espèce de celui que nous citons plus haut, en rappelant que chez

des tribus touareg, encore aujourd'hui « le ventre ennoblit. » Nous pourrions nous étendre sur ce sujet et citer bien d'autres faits (1), mais nous préférons continuer à interroger les noms ethniques ou géographiques qui nous semblent appuyer plus directement encore la thèse que nous soutenons.

C'est en effet aux Amazones ou Ahl-Azoun qu'il faut rattacher les origines des noms des *Azouna* sénégalais (2), comme celles des *Ziana* (*Beni-Zian*, *Ouled-Zian*, *Aït-Azouan*, etc.), répandus de la Tunisie au Maroc; puis aussi: celui des Ahl-Azouna des Mahada (Mseïda de Nemours); ceux des villes d'*Azouna*, *Rezaina*, *Mazouna*, *Zana*; ceux des tribus de *Ou-Azan*, *Iznacen*, *Ou-Azin*, *Ou-Zanna* (du Maroc). Tous ces vocables se rencontrent à chaque instant en Algérie dans les pays occupés par les fils de la femme *Zana*, l'ancêtre des Abd-el-Nour et par la race berbère si connue des *Zenata*; proche parente comme origine première avec les *Zenaga*.

C'est encore aux Amazones qu'il convient peut-être de faire remonter une des étymologies premières des *Libya*, *Libye*, car il ressort de plusieurs passages de Strabon et d'Homère que ces Amazones ou Halazones ont fait partie des peuples d'*Alybe* ou *Alobé*, ou sont venues du pays d'*Alybie*, qui est non sans raison identifié à celui des Chalybes du Caucase et de la Cappadoce (3).

Chalybe = *Kal-Lybe*, peuple ou pays de *Lyba*. Or *Lyba*, comme *Alybie*, *Aloba*, c'est le mot berbère $\square \parallel$ = *Elib*, qui, d'après Barth, signifie *colline* et se décompose en :

\parallel = *Ali* = élévation, hauteur;

\square = *Abi* = faisant séparation, coupant.

(1) Voir, entre autres choses, dans le *Kilob-el-Adouani*, pages 43 et suivantes, de la traduction de M. Féraud, des histoires de femmes berbères combattant encore au XVIII^e siècle avec leur mari, dans le Sahara.

(2) Les *Azouna* sénégalais comprennent les *Ouled-Akehar* et les *Ouled-Beniouk*.

(3) Strabon, liv. XIV, chap. IV, 24; liv. XII, chap. III, 19-20, etc.; Homère, *Iliade*, 2-356.

Ce vocable, qui semble être aussi le radical de *Alpe*, convient bien à une localité sise en pays de montagnes comme est le Caucase.

La présence de ces Kal-Lybe (Chalybes) dans cette région occupée par les Iabaren (Ibères) et voisine des Scythes, explique la provenance du vocable *Libui*, *Lybiki* servant de nom à d'autres rameaux venus en Gaule, en Espagne (Ibérie), et en Italie, avec le peuplement nord, noms que nous avons déjà signalés avec d'autres sens possibles. (V. chap. III.)

Mais les premières peuplades libyennes ou kal-lybe ont aussi leur place nettement marquée dans le peuplement sud, car nous savons d'une façon certaine que ces *Kal-Lybe* s'étendirent des flancs du Caucase à travers l'Asie mineure vers la Méditerranée, et nous suivons leurs traces jusque dans la péninsule Arabique par les points suivants : *Libyssa*, sur la Propontide ; *Chalibeon* (*Kal-Lybeon*, *Béroé*, *Aleps*), en Syrie ; le *Liban* (*Libum*, *Libona*, *Libna*), en Palestine ; *Libana*, en Mésopotamie, etc.

Et, d'un autre côté, nous savons que la partie de la Berbérie appelée le plus anciennement *Libye* était celle qui s'étendait de l'Égypte au lac Triton : le désert de Libye, la région sud de la Cyrénaïque (Libη).

Sur les bords de ce lac Triton, nous trouvons les *Maxyes* d'Hérodote qui se croyaient issus des Troyens (1), c'est-à-dire du pays du *Gargarus* qui était un des sommets du mont Ida, en Troade, et dont le nom se retrouve dans la route parcourue par le Hal-Azoun du lac Tchad au lac Triton, le long des rives de l'*Igargar*, de l'oued *Ghir* moderne, le *Guir* ou le *N'gir*, *Niger* des Anciens (N'guir : 4^e forme).

Hérodote nous dit (2) que ces Libyens du lac Triton n'adoraient que le soleil et la lune, mais qu'à côté d'eux,

(1) Hérodote, *Melpomène*, 197.

(2) Id. id. 188.

d'autres peuplades sacrifiaient à Minerve (*Athénè*) et à Neptune, déesse et dieu que certains auteurs grecs donnent comme ayant été importés de Libye en Grèce par les Argonautes, ainsi que le dieu Triton.

En Libye, Minerve recevait le surnom de *Theït*, qui est *Thaout*, la déesse chaldéenne, mère des dieux, la grande dame patronne de la ville d'*Erek* en Chaldée. Ce surnom lui venait sans doute de tribus touraniennes venues de la ville d'*Erek* et dont nous parlerons plus tard ; mais *Theït* est aussi en berbère $+ \xi +$ *Taiti*, vocable usuel encore dans la plupart des dialectes :

$+ \xi +$ = *Taiti* = l'intelligence,
un des attributs de Minerve.

Le nom propre de cette Minerve, *Athénè*, que déjà les Amazones avaient imposée comme déesse à Troie et en Grèce, est resté à la ville de Tenæ (au sud de Sfax), à celle de Cartenæ (Tenes) ; enfin comme nom commun en tamachek avec ce même sens de « intelligence » oua :

$+ | +$ = *Tanat* = intelligence.

Il peut aussi s'analyser :

$+ = At$ = préfixe de la 6^e forme, nom féminin ;

$| = Enn$ = le dieu des eaux des Touraniens (Oaunes).

Athénè est donc la femme, la fille, le reflet, le féminin de *Enn*.

Enn, le dieu des eaux, c'est le *Neptune* des Latins, le *Poseïdon* des Grecs (archaïque : ποσειδων).

D'autre part, *Enn*, le verbe de Dieu, est aussi le tonnerre : sa fille, sa compagne ; *Athénè*, c'est l'éclair, $+ | +$ = 6^e forme de *|. Enn* « voir, être vu ». Et, en effet, il est prouvé et admis que Minerve, chez les Grecs, fut longtemps le symbole de l'éclair.

Ce rattachement aux Amazones libyennes de l'origine du culte du dieu des eaux (Neptune) et de sa femme, fille ou reflet, *Athénè*, explique aussi pourquoi ces deux personnages mythologiques se trouvent être le dieu et la déesse des chevaux : *Poseïdon hippeos*, *Athénè hippia*.

Quant au mot latin *Neptune*, il revient à *Neftune* :

- I = *N'* = préfixe sur la 4^e forme (nom d'agent) ;
 II = *ef* = lumière, éclat, splendeur ;
 $\text{I}+$ = *atine* = d'Athénè — ou de celle d'Enn, de la chose d'Enn.

Son nom est resté en partie à la ville de *Nefta*.

Enfin, le dieu *Triton*, dont l'étymologie a été rattachée au sanscrit *tri*, couler, n'est aussi qu'un mot berbère dont le sens analytique ramène à *Our*, la lune.

+ = *t* = préfixe de la 12^e forme ;

\square = *ri* = *our* = lune ;

+ = *t* = affixe de la 12^e forme,

mais dont les sens usuels, sous la forme moderne *tarit*, est : « endroit encaissé d'une rivière », et ailleurs *plaine*, sens qui s'explique comme 12^e forme de \square *ar*, se fendre, s'ouvrir. C'est le nom de nombreuses localités algériennes ou sahariennes.

Une dernière citation à propos de ces dieux libyens : Hérodote, pour prouver que le costume des Pallas grecques vient de la Libye, dit (1) : « Les Libyennes portent » par-dessus leurs tuniques des peaux de chèvres sans » poils, avec des franges teintées en rouge, et, de ces » peaux de chèvres, les Grecs ont tiré le mot *égide*. » Égide se dit, en effet, *αιγίς*, génitif *αιγίδος* et racine *αιγιδιον*, petite chèvre, mot qui lui-même, d'après les dictionnaires, dériverait de *αιξ*, chèvre ; génitif *αιγος*, racine *αισσω*, s'élancer, sauter.

Or, le berbère nous donne :

$\wedge \times$ = *ighidi* = chevreau — et ailleurs chèvre ;
 racine $\wedge \times$ = *agged* = sauter, s'élancer, bondir,
 ce qui est bien plus direct.

αισσω rentre, du reste, aussi comme étymologie dans le berbère \square *as*, aller vers.

(A suivre.)

L. RINN.

(1) Hérodote, *Melpomène*, 189.